

De Voix

Vives

Numéro 3 | Printemps 2018



F.
de Falice

De Voix Vives

Numéro 3 | Printemps 2018

DIRECTION DE LA REVUE

Gaëlle Planchenault

MAQUETTE &

MISE EN PAGE

Lindiwe Coyne, Leena Edmeads & Nicole Strutt

IMAGE DE COUVERTURE

Magie du soir, Françoise de Felice

Tous nos remerciements à l'artiste et la Galerie Calderone

© 2018, Université Simon Fraser

Département de français

Tous droits réservés

ISSN 2561-7141

ÉDITORIAL

ÉDITORIAL

Bienvenue

Dans ses *Réflexions*, La Rochefoucauld disait de la jeunesse qu'elle est « la folie de la raison ». Si leur ton est volontiers sarcastique, les nouvelles que nous publions dans ce numéro semblent démentir la maxime de l'écrivain français tant elles embrassent nos réalités les plus douloureuses : infidélité, deuil, guerre, exil... pas question pour ces jeunes auteures de détourner le regard de la face sombre de l'humanité. C'est avec admiration que le lecteur/la lectrice se plonge dans leurs histoires et la poésie de leur univers.

Notons également que chacun de ces thèmes signale aussi le début d'une ère nouvelle, du renouveau.

Rien de plus à propos donc pour annoncer une première pour *De Voix Vives* : le lancement prochain d'un concours d'écriture ouvert à tous ceux et celles qui écrivent en langue française (que ce soit leur première langue ou la deuxième). Que vous choisissiez de vous exprimer sous les modes de la **poésie, de la nouvelle, du slam, de la traduction, ou encore du texte non-fictionnel** (le récit autobiographique, par exemple), envoyez-nous vos textes **avant le 31 octobre 2018 et à l'adresse** suivante : edi7odvv@sfu.ca.

Bienvenue

Les deux premiers textes sélectionnés par notre jury recevront un prix de 100 et 50 dollars, et les 3 textes retenus seront publiés dans le numéro du printemps 2019. Plus d'informations ainsi que le thème de ce concours seront publiés bientôt sur notre page :

<http://www.sfu.ca/french/en/de-voix-vives.html>

À vos plumes et belles lectures,

Gaëlle Planchenault

Éditrice

Table des matières

Sotto **Vocce**

Ann Cheng, « Le respect, les pieds nus »	7
Ivy Choi, « Comment te dire adieu »	13
Kyra Mainer, « Le gardien de phare »	18
Gianjeet Ramburn, « Question de survie »	24
Brie Wish, « Retrouve-moi à Montréal »	29

Alta **Vocce**

Ivana Niseteo, « Je suis une femme »	35
Qui sont-elles ?	39

SOTTO & **VOCE**

Le respect, les pieds nus

Ann Cheng

Conçue en 1927 pour commémorer le sacrifice des Canadiens tombés en Europe pendant la Première Guerre mondiale, la Chapelle du Souvenir se trouve sur la Colline du Parlement du Canada à Ottawa. Chaque été, 80 000 visiteurs en moyenne entrent dans cette pièce commémorative pour admirer la beauté de son architecture et méditer sur la lutte pour la paix. La Chapelle est surveillée et présentée par des guides touristiques. L'une d'entre elles a rédigé cette nouvelle.

La femme qui venait de débouler dans la Chapelle du Souvenir traînait après elle un garçon d'une dizaine d'années. Elle avait les cheveux en broussaille et portait un t-shirt défraîchi, ainsi que des sandales Birkenstock qui avaient connu des jours meilleurs. L'enfant avait les cheveux plaqués sur le front sous une casquette usée. Il ressemblait à un petit corbeau, tant il sautillait de-ci de-là. Mère et fils fouillèrent du regard le havre solennel.

— Que c’est beau, fit la mère. Viens Andrew.

Dans ma tête, je parcourus les nombreuses consignes (ou plutôt les avertissements) que m’avait données mon superviseur :

— C’est un lieu de respect avant tout. Il faut veiller à ce que les visiteurs montrent du respect envers la Chapelle et ce qu’elle contient. Il faut voir à ce qu’ils se comportent de façon convenable : ils doivent se découvrir avant d’entrer dans la Chapelle, ne pas faire trop de bruit, ne pas prendre des selfies inconvenants, surtout, surtout ne pas s’appuyer sur les cages de verre protégeant les Livres du Souvenir. Les constables seront là pour t’aider si par hasard les gens ne se montrent pas coopératifs.

Voilà les instructions qui résonnèrent dans ma mémoire alors que je me tenais très droite à l’entrée de la Chapelle. Ma jupe de laine gris foncé me collait aux jambes. Inutiles, les deux ventilateurs pitoyables de la Tour de la Paix face à un été d’Ottawa. Une mèche de cheveux me tomba sur les yeux et je la remontai d’un geste impatient. Un coup d’œil à ma montre et je sentis le cœur me manquer : mon quart de travail se terminait dans deux heures. Je me demandais si je n’allais pas fondre avant de partir.

En attendant, il fallait m’occuper de cette casquette que le petit bonhomme n’avait pas encore enlevée. Je me dirigeai vers lui, armée d’un sourire de plâtre. Il examinait avec sa mère l’autel au milieu de la pièce, cet autel de calcaire reposant sur trois gradins de marbre noir, sur lequel était exposé un grand livre.

— Excusez-moi, mais il faut se découvrir dans la Chapelle, leur rappelai-je doucement.

— Mince ! J’avais oublié, s’exclama Andrew tout en

arrachant de sa tête le chapeau incriminé. Sa voix retentit dans la salle tels les coups de carillon qui dominaient la Tour tous les quarts d'heure. De l'extérieur de la Chapelle, un constable nous lança un regard.

— Savez-vous pourquoi il y a ce livre ici ? demandai-je, m'adressant à la mère.

— Pas du tout. Pourquoi ?

— Sur les pages de ce livre figure le nom de tous les soldats canadiens qui ont trouvé la mort pendant la Première Guerre mondiale. On commémore le sacrifice qu'ils ont fait pour leur nation.

— Tiens ! s'écria-t-elle.

Je ne pus me retenir de me raidir en entendant son admiration quelque peu exagérée. Je poursuivis toutefois mon explication à voix basse :

— Tous ces noms sont écrits à la main, dis-je en montrant du doigt l'écriture fine. Et ces dessins aussi.

— Ça a dû prendre pas mal de temps ! s'écria la mère.

La femme s'appuya complètement sur la cage de verre pour mieux examiner chaque ligne délicate, chaque fleur tracée sur le papier fragile. Avant que je puisse faire un pas vers elle, Andrew se jeta à son tour sur l'autel. Les paroles de mon superviseur me revinrent à l'esprit, tel un refrain de condamnation : « ... surtout, surtout ne pas s'appuyer sur les cages de verre ! »

— Je peux faire un selfie avec ? supplia Andrew tout en posant sa casquette sur la cage et en tirant la langue.

— Il est interdit de prendre des selfies qui prennent la

pièce à la légère, dis-je automatiquement. Et pourrais-tu enlever ta casquette de la cage s'il te plaît car il ne faut pas...

— Andrew, arrête donc de faire des bêtises ! coupa sa mère.

Désespérée, je tâchai de détourner l'attention de la mère et du fils en leur parlant du parquet dans lequel étaient incrustés des blocs de pierre. Chacun portait une plaque de laiton avec un nom gravé.

— Voici le nom des grandes campagnes auxquelles les Canadiens ont participé pendant la Première Guerre mondiale. Saviez-vous que chaque bloc est fait de la pierre provenant des champs de bataille ? Sur la pierre où vous vous tenez, des milliers de jeunes hommes se sont battus au nom de leur pays il y a à peu près un siècle. Beaucoup d'entre eux ne sont jamais revenus. D'autres sont revenus avec des cicatrices mentales qui ne seront jamais guéries. Vous savez, c'était un miracle si un soldat retournait sain et sauf à sa famille – quel que soit le côté pour lequel il se battait.

La femme, que mon histoire avait jusqu'alors tenue en haleine, poussa un profond soupir.

Sans rien dire, elle enleva ses sandales usées pour se planter, nus pieds, sur un fragment du champ de bataille d'Ypres.

Je ne savais comment réagir. Jamais mon superviseur ne nous avait fourni un plan d'action en cas de visiteurs enlevant leurs chaussures dans la Chapelle du Souvenir.

— C'est ici que ton arrière-arrière-grand-père est mort, Andrew, dit-elle. À Ypres. C'est la première fois qu'on a utilisé le gaz de chlore contre les Canadiens : un gaz toxique qui te fait suffoquer. Toutes les grandes armées avaient abandonné, mais les

Canadiens ont tenu le front tout seuls. Tu sais comment ils ont fait ? En pissant dans leur serviette et en la tenant devant leur nez pour ne pas inspirer autant de gaz de chlore !

— Beurk ! dit Andrew. Mais alors comment ça se fait qu'il est mort à Ypres ?

— Les serviettes, ça ne faisait que ralentir la suffocation. Beaucoup sont morts quand même... comme lui.

— Mon arrière-arrière-grand-papa est un héros, chuchota Andrew. Il avait le courage de fourrer du pipi dans ses narines juste pour aider les Canadiens. Wow.

Et il vint aussi se planter sur le champ de bataille d'Ypres, à côté de sa mère. Ensemble, silencieux, ils laissèrent glisser leur regard autour d'eux. Et soudain, je me rappelai tous les visiteurs que j'avais vu passer par cette petite chapelle. Bien qu'ils se soient comportés selon les règles, ils avaient conservé une certaine indifférence pour ce que la chapelle représentait. Les parents n'avaient-ils pas fait la grimace face à la chaleur écrasante, ne s'étaient-ils pas hâtés de partir, prenant leurs enfants par la main ? Cette femme et son fils qui ignoraient toutes les « prières de ne pas » s'attardaient dans la pièce et faisaient preuve d'un intérêt dépassant celui de tous ceux que j'avais rencontrés. Je décidais que la prochaine consigne à laquelle je me soumettrais serait de ne pas rompre le charme.

Après quelques instants, la dame remit ses sandales et me serra la main avec chaleur.

— J'ai entendu dire des histoires de mon arrière-grand-père, murmura-t-elle. Mais ici, les histoires semblent prendre vie.

Merci de m'avoir montré la pièce !

Elle partit avec son fils qui avait depuis longtemps arrêté de sautiller. Le constable entra dans la Chapelle.

— Ces deux-là sont restés bien longtemps ! commenta-t-il. J'ai pensé plusieurs fois à venir t'aider, mais j'ai vu que tu avais les choses en main. Ils ne t'ont pas donné trop de problèmes ?

— Pas du tout, répondis-je. En fait, ils étaient pas mal respectueux...vers la fin.

Les lames des deux ventilateurs tournaient en vain, envoyant valser des bouffées d'air étouffant. Mais je ne me plaignais plus. La chaleur estivale d'Ottawa n'était-elle pas idéale, lorsqu'on la comparait à une serviette puante collée au visage sur un champ de bataille enfumé ? ¹

¹ Vous pouvez obtenir de plus amples renseignements sur la Chapelle à l'adresse suivante : <http://www.res.parl.gc.ca/About/Parliament/Publications/Memorial/Memorial-f.asp>

Comment te dire adieu

Ivy Choi

Depuis quelques jours, tout ce qu'il voit, c'est du gris. Les nuages qui chassent le soleil, le béton, l'acier et le bitume, le trottoir mouillé après la bruine qui tombe sporadiquement, bref l'urbanité. Désespérément grise. Henri n'aurait jamais imaginé passer sa vingtaine à attendre dans des embouteillages, coincé dans une monotonie journalière. Aucun véritable projet, aucune aspiration : rien que des lubies et des rêveries irraisonnées. En deux mots : le circuit habituel.

Et pourtant, les passagers qu'il embarque l'amuse et le divertissent avec leurs bavardages, leurs jérémiades, leurs silences, leurs mimiques. Il a l'impression de zapper entre les chaînes. Parfois, ils le prennent pour un psychologue, livrant le récit de leur vie ou dévoilant un vécu douteux. D'autres fois, il est presque invisible, comme si son taxi roulait tout seul.

Limité à ce qu'il voit dans le rétroviseur, Henri imagine le reste pour tuer le temps. Il se souvient d'une femme aux cheveux

blonds, maquillée soigneusement. Elle apportait avec elle un lourd silence qui remplissait le taxi. Après avoir brièvement indiqué sa destination, elle était restée muette et inerte sur le siège arrière tout le long du trajet. Henri l'imaginait à table chez elle, avec cette même immobilité et cet air de dédain. Quelle créatrice de malaises !

Certains sont plus agréables et racontent leur journée avec plaisir. Tous les lundis soir, par exemple, il prend le même passager devant la même grande banque internationale : un monsieur aux cheveux roux et complet veston. Ensemble, ils se plaignent de la météo, discutent de foot ou des films à l'affiche. Néanmoins, chaque fois que l'homme lui tend des billets pour payer sa course, Henri ne peut s'empêcher de le jalouser. L'alliance que porte son client affiche son statut de bourgeois costume-cravate à la vie bien rangée. Henri revient à la réalité : malgré leur rapport plus ou moins amical, il n'est qu'un chauffeur de taxi.

Au bord de la rue, les gestes frénétiques d'une femme dans la quarantaine attirent son regard. Henri arrête la voiture à son niveau. Elle balance son énorme sac marin à l'arrière et monte rapidement.

— À l'aéroport, s'il vous plaît.

Henri lui fait signe en hochant la tête mais elle l'ignore ; son regard est déjà distrait, fixé sur le monde extérieur. Il répond donc avec un simple « oui madame » et démarre. Il soupire intérieurement, mi-soulagé de ne pas avoir à parler de la pluie et du beau temps et mi-déçu aussi. Mais après une vingtaine de minutes, le silence qu'observent les deux personnes est rompu par

une sonnerie aigüe. Henri entrevoit sa passagère sortir vite son portable.

— Allo ?

À l'autre bout du fil, c'est un homme qui répond. Henri ne parvient pas à discerner ce qu'il dit. Pourtant, la réaction de sa passagère est immédiate. Ses sourcils se froncent et elle écoute, les lèvres pincées.

— Oui, oui... Non, mais non chéri. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Non, je ne suis pas vexée ! C'est pas du tout parce que je suis vexée ! Non, tu ne comprends pas.

Elle pousse un soupir un peu exagéré. Henri l'entend tapoter sur le siège avec impatience.

— Tu sais très bien, la famille, c'est compliqué. Il faut que je sois là. Je ne peux absolument pas rentrer avant que la situation ne se normalise un peu.

Henri s'efforce de se concentrer davantage sur la route. Or, lorsqu'il regarde par-dessus son épaule avant de changer de voie, il remarque l'expression de la femme, loin d'être neutre.

— Je—je suis à l'aéroport. On en reparlera. Oui oui. A plus.

Et elle raccroche. Henri gare le taxi. Elle paie et, sans attendre la monnaie, part brusquement avec son sac, se précipitant vers le terminal.

Henri jette un coup d'œil à sa montre. 13h38 : bel et bien le temps de faire une pause. Il s'arrête à un stationnement et sort se dégourdir les jambes. Il ouvre la porte arrière dans l'intention de s'asseoir et de fumer une cigarette. C'est alors qu'il remarque une

pochette en cuir sur le sol. Il la ramasse, en caresse la matière : du cuir de qualité. Il l'ouvre, afin d'examiner le contenu, et se justifie intérieurement que c'est dans le but d'identifier le propriétaire. La photo sur le permis de conduire confirme que la petite trousse appartient à la femme qu'il vient de déposer. Henri hésite avant de continuer sa fouille, mais finalement sort le reste : une enveloppe non cachetée, un billet d'avion, cent cinquante euros et une photo jaunie cachée derrière quelques cartes. Il retire doucement un papier replié de l'enveloppe et lit l'écriture fine et serrée au crayon : *Sébastien, je suis désolée, je regrette énormément ce que je vais te dire mais je ne veux rien te cacher. Sache que ma décision n'a pas été prise à la légère. Je ne peux plus...*

Henri secoue la tête, se sentant gêné d'avoir pénétré l'intimité de ce drame. Toutefois, c'est la photo du couple qui l'intéresse le plus. De profil, c'est la même femme, avec un sourire tendre qu'Henri n'aura pas eu l'occasion de voir par lui-même. Un homme aux cheveux roux effleure sa joue de la main, montrant par ce geste une alliance en or qu'il reconnaît.

Il relit vite la lettre entière. Et s'il intervenait ? Que faire ? Quoi dire à cet homme qu'il connaît si peu et dont il n'est que le simple chauffeur de taxi ? Déchiré, Henri range la pochette de la femme dans la boîte à gants.

C'est à ce moment-là que son portable vibre. Le numéro du bureau central apparaît sur l'afficheur et coupe court son monologue intérieur.

— Oui, bonjour !

— Salut Henri, as-tu trouvé une trousse par hasard ? Ou

bien une carte d'identité, celle de Camille Richard ?

Malgré le fait que personne ne peut le voir, il hausse les épaules.

— Une trousse, tu dis ? Non.

Le gardien de phare

Kyra Mainer

A sept heures du matin, les grésillements du radio-réveil interrompirent les rêves d'Emmanuel Deschamps, le vieux gardien de phare. Le signal radio n'avait pas suffisamment de portée pour atteindre sa demeure du Cap Fréhel. *Tant mieux*, pensa-t-il alors qu'il se levait, *je ne suis pas venu au bout du monde pour entendre la voix des étrangers*. Frissonnant, Emmanuel éteignit le radio-réveil, s'habilla et boitilla jusqu'à la petite cuisine. Après s'être préparé un café dans son percolateur individuel et avoir mangé des rôties rassies, il quitta la maison de fonction. Même en mars, le froid du vent maritime le pénétrait jusqu'aux os. Emmanuel s'avança lentement vers le phare, unique indice d'une présence humaine dans un monde de roche, de ciel et de mer. Quand le vieil homme atteignit finalement le pied de la tour, son café était tiède dans ses mains.

Fermant la grande porte en métal derrière lui, Emmanuel s'arrêta pour écouter les sifflements du vent glisser entre les

fissures invisibles des murs. Les yeux fermés, ces notes mélodiques l'entraînèrent dans le brouillard de sa mémoire. Il aperçut une figure parmi les fleurs. *Caroline*. Ses mains couvertes de terre, l'image radieuse de l'insouciance, elle sifflotait en désherbant leur petit jardin. Le début d'un sourire illumina le visage du vieux gardien. Tandis qu'il montait l'escalier en colimaçon, l'écho de ses pas laborieux sur les marches noya la mélodie du vent. Après avoir pris plusieurs pauses en raison de son arthrite, Emmanuel arriva au dernier étage de la tour, les membres en compote. Il y avait un temps où Emmanuel, éperdument amoureux, pouvait prendre les marches deux à deux pour rendre visite à Caroline dans son petit studio. *Ça c'était alors*, se rappela-t-il avec amertume, *un jour, ces escaliers finiront par avoir ma peau*. Il se mit sans entrain à ses tâches quotidiennes ; vérifia les réserves de carburant; balaya la salle; et pour finir, polit les grandes fenêtres qui surplombaient le front de mer. En équilibre sur une échelle branlante, Emmanuel s'impatientait à essayer une tache noire sur la vitre. *De toute façon, personne ne la verra, cette maudite tache !* pensa-t-il. Exaspéré, il descendit de l'échelle quand il remarqua un mouvement du coin de l'œil. Il avait cru voir la tache bouger.

Ce n'était pas une tache, mais quelque chose dans l'eau : une bûche ou bien un phoque. Emmanuel plissa les yeux pour mieux voir. Parmi les vagues, il pouvait discerner des bras et une tête. « Mon Dieu ! » s'exclama-t-il.

Emmanuel descendit du phare et suivit le chemin irrégulier vers la plage aussi vite que ses membres arthritiques le lui permettaient. Rendu en bas, essoufflé, il scruta l'eau. « Y

a quelqu'un? » haleta-t-il. De longues secondes passèrent, tandis qu'Emmanuel tentait de s'avancer sur les rochers glissants. Il continuait à crier : « Avez-vous besoin d'aide ? ». À chaque appel, sa voix devenait moins forte et moins optimiste. Une quinte de toux le prit et il dut s'appuyer à un rocher. *Vieux fou, se maudit-il, quel idiot de chasser une marque sur la vitre. Il s'en est fallu de peu que tu te casses la jambe !*

Quand Emmanuel rentra chez lui, il s'effondra sur son lit sans même enlever ses chaussures. Bientôt, ses ronflements remplirent la cabane, forts et rythmés comme le ressac contre les rochers au pied du phare.

* * *

Le bruit de l'eau le réveilla. Encore somnolent, Emmanuel Deschamps se retourna sous le duvet à motif floral et étendit le bras mollement. Il effleura le creux sur le matelas à côté de lui et le trouva encore chaud. Par-dessus le bruit de la douche, Emmanuel entendit une voix timbrée chanter : *Lorsque chantent les pipeaux, lorsque dans l'eau vive.* Il se redressa dans le lit et passa les doigts dans ses cheveux ébouriffés. La chanson continua, amplifiée par les murs de la salle de bain : *Vinrent les gars du hameau pour l'emmener captive, fermez, fermez votre cage.* Emmanuel entendit le gémissement des vieux tuyaux après qu'on eut coupé l'eau.

Chantonnant d'un air rêveur, Caroline essuyait ses longs cheveux blonds. Vêtue d'un peignoir, sa peau rosie par l'eau chaude, elle avait l'éclat éphémère de la jeunesse. Emmanuel

ouvrit ses bras accueillants alors que Caroline s'approchait de lui en souriant. Rempli par l'énergie et la force de son jeune corps, Emmanuel la saisit par la taille et l'embrassa avec passion. *Goutte. Goutte.* Il entendit quelques gouttes d'eau provenant de la douche, mais il les ignora. La serrant contre lui, Emmanuel ferma les yeux.

Goutte. Goutte. Goutte. Quand il les rouvrit, Caroline était allongée sur un lit d'hôpital, son visage pâle et ridé, ses longs cheveux tombés depuis longtemps. Sous perfusion, les yeux fermés, elle respirait laborieusement. *Goutte. Goutte.* Sans crier gare, le sac de perfusion explosa. Le sérum physiologique déborda comme après l'effondrement d'un barrage, inondant la salle. Le niveau de l'eau grimpa rapidement, atteignant ses hanches en un clin d'œil. Paniqué, Emmanuel pataugea dans l'eau jusqu'au chevet de sa femme et essaya de la prendre dans ses bras. Elle lui parut lourde comme une statue : il ne réussit pas à la déplacer. Alors qu'il s'efforçait de la libérer, l'eau continua de remplir la salle jusqu'à les envelopper. Les poumons brûlants, le vieil homme ouvrit la bouche et accepta son baiser froid.

* * *

Emmanuel se réveilla, le corps couvert d'une sueur froide. Dans le noir, il chercha sa femme à tâtons, sa figure, la chaleur de son corps, la flanelle boulochée de son pyjama. Il trouva son lit froid et vide.

Le lendemain, pris d'une torpeur accablante, Emmanuel suivit sa routine matinale comme un fantôme. Sortant de sa

maison, il remarqua qu'une brume maritime était tombée pendant la nuit, obscurcissant tout : un monde voilé de gris. Le vieil homme avança avec lassitude vers la tour, attiré par sa lumière opalescente. *Les marins en auront certainement besoin aujourd'hui pensa-t-il, on n'y voit guère.* Les doigts engourdis, Emmanuel farfouillait avec ses clés quand il entendit une voix, aiguë et éthérée. Il se retourna. Le brouillard était si épais qu'il ne pouvait plus voir sa maison au loin. *Il n'y a personne, se rassura-t-il, je suis simplement fatigué.* Mais la voix persistait, de plus en plus puissante. Emmanuel aperçut la figure d'une femme vêtue d'une longue robe. « Qui êtes-vous ? » demanda le vieil homme. Pour lui répondre, la dame se dirigea vers la plage, le tissu fin de sa robe accentuant sa figure délicate.

Elle lui fit un signe de la main, tout en continuant son chant angélique. Emmanuel la suivit sur la route de la corniche. Il n'arrivait pas à la rattraper. *Courez, courez vite si vous le pouvez, jamais vous ne la rattraperez,* chantait-elle d'un air taquin, les cheveux au vent. « Que voulez-vous ? » implora-t-il, « Que voulez-vous de moi ? » Le sentier était accidenté et sinueux. La femme disparut autour d'un virage, mais ses notes mélodieuses résonnaient parmi les roches. En bas de la plage en pente, Emmanuel la vit debout dans l'eau jusqu'à la poitrine. Quand la dame se retourna, Emmanuel comprit.

Envoûté, il entra dans l'eau. Le froid de l'océan n'eut aucun effet sur lui. Les vagues étaient de plus en plus fortes, mais il ne

les remarquait pas, les yeux toujours fixés sur elle. Sur *Caroline*. Tout à coup, une énorme vague le heurta. Il perdit pied et l'eau le submergea. La voix obsédante résonna :

Pleurez, pleurez, si je demeure esseulé, le ruisselet, au large, s'en est allé.

Question de survie

Gianjeet Ramburn

T*u peux le faire, c'est une nouvelle journée, rien n'est joué d'avance*, se répétait Hari en marchant rapidement à travers le centre-ville d'Ottawa. Une fois arrivée à son bureau, elle enleva son épais manteau, un habit qui lui avait permis de supporter le rude hiver canadien qu'elle appréhendait chaque automne malgré la douzaine d'années passées en Amérique du Nord. Elle poussa un soupir : la petite pièce glaciale et délabrée lui rappela qu'elle avait encore oublié de payer la facture d'électricité. Hari enfila de nouveau son manteau et alluma son vieil ordinateur portable. La jeune femme était une éminente avocate des droits de l'homme depuis plusieurs années déjà, mais vu qu'elle avait passé sa carrière à défendre les droits des réfugiés climatiques—souvent en tant que bénévole—elle n'avait jamais amassé beaucoup d'argent. Le premier courriel dans sa boîte de réception venait du bureau de la Première Ministre : Hari était invitée à une conférence décisive sur les migrants climatiques au Canada. L'avocate ne

pouvait en croire ses yeux. Pendant des années, elle avait essayé de convaincre le gouvernement de reconnaître les droits des migrants environnementaux. En vain. Elle ne s'attendait donc pas à ce qu'on lui offre l'accès, encore moins la parole, au congrès où les dirigeants politiques allaient reconsidérer les lois pour l'acceptation de ces réfugiés au Canada. Ses innombrables heures de travail aboutiraient peut-être à une entente qui permettrait aux habitants de l'île de Nauru de trouver asile dans le pays. C'était une occasion qui ne se présenterait qu'une fois dans sa vie et elle allait tout faire pour atteindre son but. Si les Nauruans étaient acceptés, non seulement les vies de plusieurs milliers de personnes seraient sauvées des violentes tempêtes qui menaçaient la petite île au milieu de l'Océan Pacifique, mais cela établirait également un précédent qui permettrait à d'autres réfugiés de trouver asile au Canada sur une base environnementale.

Pendant les huit mois qui précédèrent la conférence, Hari passa des jours et des nuits à se préparer. Sa vie gravitait autour de l'évènement et les quelques amis qui composaient son monde en dehors de son milieu d'avocate ne la voyaient presque plus. Certains soirs, quand elle arrivait à peine à garder les yeux ouverts mais savait qu'il lui fallait continuer, elle jetait un coup d'œil à la seule pièce décorative qui ornait son mur : une photo de famille. Sur celle-ci, ses parents étaient assis paisiblement à l'ombre d'un manguier, alors que sa jeune sœur et elle ne semblaient pouvoir attendre une minute de plus avant de retourner jouer sous un soleil éblouissant. La petite image suffisait à lui redonner courage et elle se remettait à la tâche.

— ... de toute façon, ce pays ne sera pas dirigé par la folie des écolos fanatiques.

Silence. Hari ne savait plus où elle en était. Elle respira profondément ; elle n'allait quand même pas laisser cette remarque désobligeante la déstabiliser devant les centaines de personnes qui étaient dans l'audience. Après des mois de travail, c'était le moment ou jamais d'influencer les dirigeants politiques. Elle savait très bien qu'une telle situation pouvait avoir lieu : son plus grand défi à la conférence n'était pas de convaincre les politiciens de l'importance d'accepter les réfugiés, mais d'arriver à contrecarrer la pression exercée sur le gouvernement par les lobbyistes des combustibles fossiles. La réplique qu'elle venait d'entendre n'avait pour but que de l'affaiblir. La gorge nouée par l'émotion, elle poursuivit son discours.

Durant les heures qui suivirent sa présentation, Hari était rongée par le doute. Elle ne pouvait même plus rester assise dans la salle de conférence et faisait les cent pas autour de l'immeuble. Comment avait-elle pu rater une telle chance ? Pourquoi n'avait-elle pas utilisé sa perspicacité légendaire pour contester le commentaire absurde du lobbyiste des énergies fossiles ? Elle aurait très bien pu rappeler à l'assemblée le danger imminent auquel faisaient face les Nauruans au moment même de ce congrès. Un intense cyclone tropical menaçait l'île de Nauru depuis quelques jours déjà et des milliers de personnes allaient sûrement devoir trouver refuge dans les quelques régions en hauteur de l'île.

— Ah, vous voilà finalement ! Madame Vrédot vous attend dans son bureau.

Hari sursauta. Absorbée dans ses pensées, elle n'avait pas vu arriver le secrétaire de la Première Ministre qui se tenait debout impatiemment devant elle. L'homme se remit à marcher en direction de l'immeuble, lui laissant à peine le temps de le suivre. Toujours sous l'effet de la surprise, Hari n'osa pas questionner le secrétaire sur la raison de cette entrevue inattendue.

En serrant la main de Sophie Vrédot, l'avocate se rendit compte que la Première Ministre était beaucoup plus petite qu'elle ne se l'était imaginé. Cependant, il était clair que c'était une femme de pouvoir : les cheveux tirés en arrière, une tunique blanche impeccable et une apparence soignée accentuaient un regard perçant. Sophie Vrédot alla droit au but : le discours d'Hari l'avait touchée et elle avait l'intention de faire passer la loi pour accueillir les réfugiés climatiques au Canada. Avec les rafales qui affectaient actuellement l'île de Nauru, elle pensait que c'était le moment propice pour parler au cœur des parlementaires et orienter les négociations dans la direction souhaitée. Hari dut retenir des larmes de joie : si Sophie Vrédot voulait faire adopter une loi, l'avocate n'avait aucun doute qu'elle y arriverait.

Une fois sortie du bureau de la Première Ministre, Hari se dépêcha de rentrer à sa chambre d'hôtel où elle avait laissé son vieil ordinateur. Elle avait hâte de partager la nouvelle avec le Président nauruan. Sans oublier sa sœur et ses parents. Elle espérait aussi que les rafales n'avaient pas affecté leur connexion internet, une situation qui était courante durant les périodes cycloniques. La journée avait été tellement longue qu'Hari n'avait même pas eu le temps de les informer du progrès des négociations. Les gros

titres du journal *Le Monde* apparurent sur son écran. Quelques heures auparavant, l'intense tempête et un raz-de marée avaient ravagé l'île de Nauru. Plus de soixante-quinze pour cent du pays était sous l'eau. Il était peut-être déjà trop tard...

Retrouve-moi à Montréal

Brie Wish

T'étais où hier soir ? Nico ne savait pas comment il répondrait à la question. Il se sentait comme le suspect d'un interrogatoire, le soleil ardent de juillet tel un projecteur impitoyable. Nico était coupable. Il suait à grosses gouttes dans la chaleur étouffante du maudit taxi qui l'emmenait vers Clara : son juge, son juré... son bourreau ? Que dirait-elle quand il lui avouerait la vérité ? Qu'elle lui manquait tellement qu'il avait passé la nuit à l'hôtel avec une autre ?

— Ce n'est pas uniquement ma faute, se justifiait-il. Si je l'ai trompée, c'est qu'elle ne répondait jamais à mes appels, qu'elle me laissait complètement seul. C'est elle qui m'a conduit dans les bras d'une autre ! »

Mais le doute revenait. « Pourtant, elle avait une bonne raison d'ignorer mes appels... » finissait-il par conclure.

La nuit avant son départ, il s'était disputé avec Clara. Elle l'agaçait : « Pourquoi ne m'as-tu pas demandé mon avis avant

d'accepter cet emploi en Alberta ? Ne pouvais-tu pas trouver du travail plus près ? » Il voulait simplement qu'elle le laisse tranquille, mais elle ne lâchait pas. Il était allé dans le frigo chercher une bière et elle l'avait suivi. « Je sais que tu m'entends. Réponds-moi, Nico ! ». « Quoi ! » avait-il rugi en se retournant et bousculant Clara qui s'était alors heurté le dos contre le comptoir de la cuisine. Malgré ses excuses, elle avait passé la nuit chez sa sœur. Le lendemain, Nico avait quitté Vancouver pour son nouvel emploi à Fort McMurray. Dès que l'avion avait atterri, il avait téléphoné à Clara mais elle n'avait pas pris son appel. Au cours de son absence de quatre semaines, il lui avait laissé plusieurs messages mais il n'avait jamais eu de réponse.

Nico se souvenait de cet épisode avec honte. Ses souvenirs le tourmentaient et se joignaient à la chaleur pour l'étourdir. Après les dix minutes les plus longues de sa vie, Nico était finalement arrivé à l'aéroport de Fort McMurray. L'air froid de la climatisation était si proche qu'il pouvait le sentir. Mais quand il a voulu payer le chauffeur du taxi, il a découvert que son portefeuille avait disparu.

Clara regardait son reflet dans les carreaux blancs étincelants couvrant les murs des toilettes. Elle ne se reconnaissait pas dans la silhouette déformée. La file d'attente avançait lentement. Dring-Dring ! Bloop ! Les portables sonnaient. Woosh ! On tirait la chasse d'eau. Atchoum ! Sniff ! Ça éternuait, reniflait. Les bruits rebondissaient sur les murs de la grande salle froide et austère. Clara se sentait mal à l'aise dans cette cacophonie. Poum-poum ! Son cœur battait comme la grosse caisse d'une chanson des White

Stripes. Clara a finalement trouvé refuge dans une cabine. L'agression du brouhaha réduite à un murmure, elle a poussé un soupir de soulagement et s'est ressaisie. Elle s'est dit que tout irait mieux quand elle le retrouverait dans quelques heures.

Afin d'être à son avantage pour leurs retrouvailles, elle avait apporté une nouvelle tenue à l'aéroport. Elle a sorti une jolie robe d'été jaune de sa valise, a changé son débardeur gris et son short noir pour la robe, ses espadrilles noires pour des sandales blanches. Clara a émergé du cabinet de toilette comme un papillon de sa chrysalide. Elle a jeté ses anciens vêtements—et, avec eux, son ancienne identité— dans la poubelle. Bien dans son nouvel ensemble, elle s'est placée devant le miroir pour se coiffer et se maquiller. Puis elle a pris un moment pour s'examiner. Face à la métamorphose, Clara a souri. Pour la première fois depuis longtemps, elle était heureuse.

Nico a réalisé que, du fait de sa nervosité, il avait laissé son portefeuille à l'hôtel au moment de payer sa chambre. Le chauffeur du taxi l'avait donc ramené sur les lieux du « crime » et Nico avait récupéré cette preuve de son infidélité. Encore une fois, ils étaient repartis pour l'aéroport, mais ils étaient maintenant coincés dans les embouteillages. Ce voyage de dix minutes était devenu interminable. Au moins, Nico en avait profité pour se calmer et prendre une décision concernant ce qu'il dirait à Clara à son arrivée à Vancouver. « Imbécile, tu as tout risqué. Et pour quoi ? Sarah ? Cette fille n'est rien pour toi en comparaison à Clara. Non, Clara ne devra jamais savoir que je l'ai trompée », s'était-il dit. L'idée de perdre sa femme le terrifiait au point qu'il en retrouvait

la raison. Il ne voulait pas vivre sans elle ; de cela, il était sûr. Sa vie de couple réglée pour l'instant, Nico était revenu à la réalité. Il avait sursauté en se rendant compte que son vol décollait dans vingt minutes !

Aéroport de Fort McMurray. Le taxi à peine garé, Nico a claqué la porte, saisi sa valise du coffre et s'est précipité jusqu'au guichet d'embarquement. On l'a informé que son vol pour Vancouver était retardé : l'embarquement n'avait pas encore commencé. Quelle chance !

Clara s'inquiétait : il avait déjà trente minutes de retard. Depuis plus d'une heure, elle n'avait pas quitté le tableau d'affichage des yeux. On l'a finalement actualisé :

« AF 066 | retardé »

Les mains qu'elle s'était tordues inconsciemment se sont décontractées : « Rien de terrible n'est arrivé, le vol est seulement retardé. »

Lorsqu'il est arrivé à l'aéroport international de Vancouver, Nico a acheté un bouquet de fleurs. Des iris. Ses préférées. Il souriait dans l'attente de revoir enfin Clara, de s'excuser et d'être eux à nouveau. Il était finalement prêt à se consacrer entièrement à elle. Il attendait au carrousel, mais Clara n'était pas là. Pourtant, ils avaient décidé, avant leur dispute, qu'elle viendrait le chercher à 10 heures. Il était maintenant 11 heures. Clara était la personne la plus fiable de la planète ; dispute ou non, elle aurait dû être là.

À 13 heures et après plusieurs appels sans réponse, Nico a abandonné tout espoir de voir Clara. Pensant qu'elle l'avait abandonné à l'aéroport simplement pour lui prouver quelque chose, il

a pris un taxi pour leur appartement. Il le trouverait vide.

— *Montréal, aéroport international Pierre-Elliott-Trudeau.*
Clara a de nouveau vérifié l'écran des arrivées. Le statut du vol Air France 066 s'est soudain réactualisé :

« *Lyon | AF 066 | Arrivé à 14:25* »

Dans quelques minutes, sa nouvelle vie allait enfin commencer.

ALTA



VOCE

Je suis une femme*

Ivana Niseteo

Ce matin, par hasard,
dans le miroir,
j'ai vu des yeux vacillants,
un petit clignement,
un vague sourire, un pot-pourri
d'étonnement et d'assoupissement.

A travers le blizzard,
j'ai vu cette tronche bizarre,
une femme étrangère,
en même temps familière...

Nos regards se sont croisés,
nos sourcils se sont levés,
nous nous sommes regardées avec incrédulité ;
nous nous sommes laissées sans voix,

**Ce slam a été conçu dans le cadre du cours FREN300 (enseigné par David Pajot à l'été 2014).
Étant écrit pour être lu à haute voix, c'est un texte poétique qui joue sur l'oralité et l'expression scénique.*

comme deux statuettes,
complètement muettes...

J'ai mis mes lunettes
pour mieux voir cette marionnette,
pour démasquer cette intruse,
pour dévoiler cette menteuse...
J'ai mis mes lunettes et elle a mis les siennes.
Cela m'a fait comprendre que les siennes étaient les miennes !

Elle et moi,
nous ne nous entendons pas.
Nous ne sommes pas les mêmes,
mais quand même, elle est moi-même.

Cette femme dans le miroir, déguisée en moi,
cette femme vieillissante, un peu dérangement,
je la respecte, et même, je l'accepte,
mais je crie au temps qu'il s'arrête !
Je ne suis pas prête
de prendre mes cliques et mes claques,
et de disparaître,
de m'évaporer, de me réincarner !

Mais le temps s'en fout !
Jamais le temps n'attend.
Et moi ? Je n'ai plus le temps...

J'étais indolente,
pas du tout vigilante,
je n'ai pas remarqué, je n'ai pas compris
à quel moment les roux sont devenus gris !

La vie m'a servi un tas de citrons,
un carton rouge, plusieurs jaunes,
des pilules amères, des boîtes de bonbons,
un peu de misère, des bouquets de ballons.

Souvent on me blessait, me brisait le cœur,
me lésait l'orgueil, me cassait l'humeur;
j'avalais l'amertume en pleurant, en riant.
Maintes fois j'ai sabré le champagne pétillant.

J'étais folle de bonheur, j'étais folle de douleur,
et maintenant je m'enivre des odeurs
de la pluie, du pain, du petit matin...
Et, en fin de compte, il n'y a pas de honte.

Ce matin dans le miroir,
j'ai mis du rouge à lèvres, j'ai poudré mon nez,
pas pour la beauté,
mais pour farder la réalité.
Dans mon ciel nocturne il y a assez de lumière !
La lune brillante,

des étoiles filantes,
le Grand Chariot pour voyager,
la Voie Lactée pour cheminer,
l'Étoile Polaire pour me guider...

Je suis collectrice de rides,
chacune de mes rides porte une histoire.
Je suis collectrice de souvenirs,
de petites mémoires.
Et sans fard,
je suis collectrice de cicatrices du corps et de l'âme.
Je suis observatrice, narratrice, séductrice... Je suis une femme !

Je suis une femme.

Qui sont-elles ?

Ann **Cheng**

Ann Cheng vient de terminer ses études de premier cycle en français et en anglais à SFU. Elle poursuit une carrière d'enseignante dans l'espoir de partager sa passion pour la littérature avec les lecteurs et les lectrices avides de demain. Quand elle n'est pas en train d'enseigner à des jeunes dans des cours de tutorat, elle aime croquer des pommes, lire, jouer du piano avec ses amis, composer des chansons et mettre sur papier tous les rêves et toutes les folies qui surgissent dans son esprit. Elle croit que l'écriture créative sert d'exutoire et d'agent de changement.

Ivy Choi

Après avoir passé trois hivers très durs au Québec, Ivy Choi a enfin décidé de rentrer en Colombie-Britannique pour poursuivre ses études en science politique et en français à SFU. Admiratrice depuis longtemps de grandes chansons françaises et québécoises, Ivy s'inspire beaucoup du répertoire des classiques. L'art cinématographique influence son style également. Elle aime le ski, contempler l'océan et découvrir de nouveaux restos. Elle réalisera enfin son rêve d'aller en Norvège cet été.

Kyra Mainer

Étudiante de littérature anglaise et de français, Kyra Mainer apprécie la beauté et la puissance des langues. Après son diplôme de premier cycle, elle espère poursuivre une maîtrise en littérature anglaise du Moyen-Âge, avant de devenir enseignante dans le secondaire. Fascinée par l'histoire, elle trouve l'inspiration en lisant et en voyageant.

Ivana Niseteo

Ivana Niseteo est bibliothécaire à l'Université Simon Fraser et étudiante de français. Très jeune d'esprit, elle se considère comme citoyenne du monde. Elle est passionnée de littérature et de langues étrangères, de photographie et de beaux-arts. Quand une muse lui rend visite, elle la taquine... et, en conséquence, elle écrit des nouvelles et de la poésie.

Gianjeet **Ramburn**

Ayant passé son enfance et son adolescence à l'île Maurice, c'est à travers la langue française que Gianjeet a d'abord appris à exprimer ses pensées et ses émotions les plus profondes. Passionnée par l'interaction entre le changement climatique, la santé humaine et la justice sociale, elle découvre dans l'écriture créative un outil unique pour parler de ces thèmes. Dans le futur, elle espère travailler dans le domaine de l'environnement et de la santé, tout en continuant à explorer le français en tant que mode d'expression créative.

Brie **Wish**

Terminant ses études en psychologie et en français à SFU, Brie Wish commencera bientôt sa formation pour devenir enseignante de français de base à l'école secondaire. Ancienne étudiante d'un programme d'immersion française, elle souhaite un jour partager son amour du français avec ses propres étudiants. Elle a toujours aimé la lecture, mais ceci constitue sa première tentative sérieuse d'écriture créative en français. Elle adore assister aux concerts de rock dans son temps libre.

Le **mot** de la **fin**

Le **mot** de la **fin**

Vous aimez ce que vous avez lu ?
Vous écrivez en français ?
Vous avez un texte créatif que vous aimeriez publier
(nouvelle, poème, traduction, etc.) ?

Celui-ci pourrait faire l'objet d'une publication
dans un prochain numéro de
De Voix Vives !

Envoyez vos écrits au comité éditorial de la revue :
editeur_devoixvives@sfu.ca



Département de français -SFU

www.sfu.ca/french

SFU

SIMON FRASER UNIVERSITY
ENGAGING THE WORLD